

PERDITIO !...

— Monsieur l'abbé, vous n'êtes pas encore venu voir les cadeaux de Roberte...
— C'est vrai, Madame.
— Venez ce soir.

— Ce soir !... y songez-vous, Madame !... une veille de première communion !... pensez donc que j'ai encore douze enfants à voir... Je suis sûr qu'on m'attend à l'église... Et je suis déjà en retard de dix minutes pour le dîner...

— Pas de résistance !... Prenez le temps de voir vos douze enfants, sautez dans mon coupé et vous arriverez encore au presbytère avant tout le monde... D'ailleurs, si vous refusiez, un vieil ami comme vous !

— Eh bien !

— Je ne vous le pardonnerais de ma vie.

— Je m'exécute.

— C'était bien, en effet, à pareille heure, une exécution ; seulement, au lieu de la guillotine, c'était la visite forcée.

La guillotine a cet avantage qu'elle est plus rapide...

Pestant, maugréant, ronchonnant, enthousiasmé comme un chat qu'on fouette, l'abbé arrive...

— Et Roberte ?...

— Elle est en haut.

— Sans doute, elle achève son cahier de retraite ?...

— Non !... imaginez-vous qu'il vient encore de nous arriver deux cadeaux... alors vous comprenez...

— Je comprends qu'elle devrait, en ce moment, ne songer qu'à sa première communion.

— Oh ! un instant seulement... Et puis... si vous grondez tout de suite.

Et l'on enfila l'escalier...

Au bout d'une minute l'abbé eut une exclamation :

— Mais c'est dans la chambre de Roberte que vous avez fait votre exposition !...

— Sans doute !... il faut bien qu'elle en jouisse ! ! !...

Et je vous réponds qu'elle en jouissait, Roberte !... Le vicar n'avait pas achevé de hausser les épaules qu'il put apercevoir la pauvre petite évoluant, ivre de vanité, au milieu d'un véritable bazar...

Il y avait de tout, dans cette chambre de première communion... une bonne demi-douzaine de bénitiers... sur une commode, un lot de statuettes en ivoire, en bronze, polychromes... sur la table, un assortiment de chapelets, de médailles, de cadres en peluche ou en bois sculpté.

Le rayon de la bijouterie était abondamment représenté par un guéridon surchargé de bracelets, de montres, de colliers, de boucles d'oreilles, d'agrafes, d'épingles, de broches, de boutons, de cachets, etc., etc...

A côté, sur un canapé, un déballage de maroquinerie, des missels, des imitations, des porte-monnaie, des porte-cartes, des portefeuilles... le tout fleurant fort le cuir de Russie ou le chagrin... le tout chiffé, armorié, en acier, en argent, en or...

Plus loin, la cristallerie... verres d'eau, services à thé, déjeuners, etc...

L'abbé n'eut que le temps de se retenir, il allait s'écrier :

— C'est donc la foire, ici !...

C'eût été, évidemment, maladroite, car la mère et la fille, l'une comme l'autre, étaient dans un ravissement dont il eût été parfaitement impossible de les faire descendre.

— Savez-vous combien il y en a ?

— Une cinquantaine...

— Vous êtes loin... quatre-vingt-dix-sept !... La pauvre petite a été comblée... Des gens que nous connaissons à peine...

Tous ces cadeaux, en effet, étaient soigneusement accompagnés d'une carte... C'était bien la vanité mondaine, qui a trouvé le moyen sacrilège de se glisser dans l'acte le plus auguste qui se puisse accomplir... Docile

esclave de l'orgueil, la mode, ici encore, s'étale triomphante, étendant son action imbécile sur des âmes de douze ans et leur dérochant odieusement une attention qui devrait être uniquement absorbée par Dieu.

— Alors, Roberte, vous êtes bien contente ?... demande l'abbé, pour dire quelque chose.

— Oh ! oui... répondit l'enfant, j'en ai trois de plus qu'Andrée...

* *

L'abbé partit, étouffant...

Ainsi donc, voilà ce que le monde faisait, à présent, de la communion des petites chrétiennes !... Le prêtre de Jésus-Christ essayait, trois années durant, de les préparer, ces chères âmes candides, au plus beau jour de leur vie, et, la veille de ce jour, avec quelques miroitements d'or, avec quelques reflets de nacre, avec, surtout, la complicité des amis et des mères, la mode éclipsait tout cela...

N'était-ce pas à désespérer ?

Comme l'abbé laissait, en un geste vague, retomber son bras découragé, il songea que la petite du concierger faisait, elle aussi, sa première communion...

Il entra dans la loge. L'enfant écrivait...

Et l'abbé, s'étant approché, lut ces lignes, tracées en gros caractères, sur un cahier de deux sous :

Aujourd'hui, je suis bien contente, parce que, demain, je vais recevoir Jésus.

JEAN DES TOURELLES.

DANS L'ARMÉE RUSSE

Depuis 1874, le service militaire est obligatoire en Russie, et tout sujet russe y est astreint, à partir de sa vingt-et-unième année.

Des 870.000 jeunes gens environ qui arrivent chaque année à leur majorité, 287.000 sont versés dans l'armée active, le reste se répartit entre la réserve et la deuxième réserve, dénommée "Zapas."



Les exercices à la baïonnette dans l'armée russe

La durée du service, pour la Russie d'Europe est de cinq ans dans l'armée active et de treize ans dans la réserve et de cinq dans le "Zapas ;" pour les provinces asiatiques, les termes sont respectivement de sept ans dans l'armée et six dans la réserve ; dans le Caucase, trois ans de service actif et quinze ans de réserve. En cas de besoin, le ministre de la guerre peut maintenir les soldats sous les armes pour six mois supplémentaires.

Les professeurs et les membres du personnel enseignant sont exempts, et l'instruction donne droit à certains privilèges. Les chiffres les plus bas mis en avant pour l'estimation des forces militaires russes en temps de paix fixent l'effectif à 36.000 officiers et 860.000 hommes, soit un total de 896.000 hommes. Sur

le pied de guerre, l'armée comprendrait approximativement 63.000 officiers et 3.440.000 hommes, soit un total de trois millions et demi.

Pour arriver à la formation professionnelle de ces formidables levées, le gouvernement du tsar a dû adopter des méthodes spéciales d'instruction, entre autres l'emploi des mannequins oscillants.

La France emploie déjà, pour les exercices de cavalerie, des mannequins à cheval, montés sur plateforme oscillante et sur lesquels cuirassiers, dragons et chasseurs à cheval, apprennent la charge.

En Russie, on place un premier rang de mannequins branlants sur la crête d'un retranchement ; les hommes montent à l'assaut, baïonnette au canon, renversent, à coup de crosse, passent au fil de la baïonnette les inoffensives sentinelles, puis au bas du retranchement, un second rang de ces défenseurs à bascule les attend.

L'assaut se fait en ordre de bataille.

Les mannequins sont en bois et suspendus à des potences à bascule.

Comment se donnent les renseignements

ACTE IER

Mme Durand.—Excusez-moi, chère madame, de vous déranger, mais j'ai besoin d'un renseignement.

Mme Langlois.—Inutile de vous excuser, je serai heureuse de vous être agréable.

Mme Durand.—Voici ce dont il s'agit. Je suis sur le point d'engager une bonne, nommée Ursule Duplumeau, qui a été à votre service. Je viens vous demander de me dire très franchement si elle est active et surtout si elle est honnête. Je tiens à cette dernière qualité, car j'ai beaucoup d'argenterie chez moi. Vous me rendrez donc grand service en me parlant à cœur ouvert, et vous pouvez être assurée de ma discrétion.

Mme Langlois.—Soyez tranquille ! Entre dames du même monde, on se doit assistance. Ursule Duplumeau est, je vous l'affirme, une personne très active, elle se lève toujours de...

Mme Durand.—Est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Elle se lève toujours de bonne heure, range et nettoie très proprement le salon.

Mme Durand.—Oui... mais est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Elle brosse soigneusement les vêtements, coud ce qu'il y a à recoudre.

Mme Durand.—C'est entendu... mais son honnêteté ?

Mme Langlois.—Et puis, elle a une grande qualité... elle ne bavarde pas.

Mme Durand.—C'est une qualité, en effet... mais parlons de son honnêteté ?

Mme Langlois.—Elle n'est pas gourmande non plus et se contente de peu, ce qui...

Mme Durand.—Pardonnez-moi de vous interrompre, mais dites-moi franchement, est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Si elle est honnête !... Oh ! elle... c'est à-dire... enfin... enfin, je puis affirmer que c'est une personne qui serait incapable de vous voler une épingle.

Mme Durand.—Ah ! vous me rassurez ! Je crois donc pouvoir l'engager sans crainte. Merci, chère madame, et au revoir ?

ACTE II

Trois semaines après

Mme Durand.—Comme vous m'avez trompée sur le compte de votre ancienne bonne.

Mme Langlois.—Sur le compte d'Ursule Duplumeau ?

Mme Durand.—Oui.

Mme Langlois.—Oh ! pouvez-vous dire chose pareille !

Mme Durand.—Comment... ne m'avez-vous pas dit que c'était une personne incapable de vous voler une épingle ?

Mme Langlois.—C'est vrai, je l'ai dit.

Mme Durand.—Eh bien ! elle m'a volé six couverts en argent.

Mme Langlois.—Possible ! mais je suis persuadée qu'elle ne vous a pas volé vos épingles.